

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

- Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

1ère année, No 23. — Samedi, 11 octobre 1884
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal.

LE No. 5 CENTS.

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00.



S. M. GUILLAUME I, EMPEREUR D'ALLEMAGNE.



S. M. ALEXANDRE III, EMPEREUR DE RUSSIE.



S. M. FRANÇOIS-JOSEPH II, EMPEREUR D'AUTRICHE.

LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 11 octobre 1884

SOMMAIRE

TEXTES : Entre-nous, par Léon Ledieu.—Les trois empereurs.—Puissance de la pensée.—Poésie : A une jeune fille, par Victor Hugo.—Notes et impressions.—Cinquième tirage de nos primes.—La Chambre No. 7 (suite), par Raoul de Naverv.—Le sommeil de bébé.—La Chine.—De partout.—Un conseil par semaine.—Récréations en famille : Charade, homonyme et rébus.—Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : S. M. Guillaume I, empereur d'Allemagne.—S. M. Alexandre III, empereur de Russie.—S. M. François-Joseph II, empereur d'Autriche.—Le sommeil de bébé.—Gravure du feuilleton.

ENTRE-NOUS

Comment est-ce fait ?

C'est grand, long, mince, maigre, effilé, efflanqué ; c'est pâle, blond, jaune, filasse ; ça a de la barbe et ça n'en a pas ; ça voit clair et ça porte binocle, monocle, rond ou carré de verre à vitre ; ça se fait raie au milieu du front avec des petites frisettes qui viennent sur les tempes ; c'est bête et ça a l'air plus que bête ; ça peut avoir des moustaches et ça peut ne pas en avoir ; ça a la bouche en cœur...

Comment est-ce habillé ?

Veston pet en l'air, pantalon maillot plus mince que les maigres manches à bilais qui lui servent de jambes, guêtres blanches, brunes, marrons, jaunâtres, bleuâtres ; souliers patins, longs, très longs, trop longs ; chapeau à bords larges, très larges, trop larges ; c'est serré, sanglé, corseté...

Comment ça marche-t-il ?

Comme un canard qui a perdu sa cane ; ça ne marche pas, ça traîne, pieds en dehors, genoux en avant ; postérieur un pied et demi à l'arrière plan ; un œil ouvert, un œil fermé ; sourire béat ; lèvres entr'ouvertes comme pour gôber des mouches ; bras et coudes dehors, ballant de-ci, de-là ; ventre en dedans...

Comment ça parle-t-il ?

Ça ne parle pas, ça ne pense pas, ça ne sent pas. Quand ça parle, c'est pour dire des sottises ; quand ça pense, c'est à son tailleur et à son pet en l'air ; quand ça sent, ce sont les gifles qu'on lui colle sur la joue ou les coups de pied qu'on lui applique quelque part ; ça fait des yeux en coulisse à toutes les femmes qui passent, et ça se croit regardé remarqué, séduisant, aimé, adoré...

Et vous appelez-ça ?...

Un *dude*...

Et vous croyez que cela existe, ce phénomène-là ? Comment, si cela existe, parbleu, un procès vient même d'avoir lieu à propos de *dude*.

Voici la chose en deux mots :

Un *gentilhomme anglais*—c'est lui qui le dit—très bien mis, admirablement habillé—c'est son tailleur qui l'a dit—passait rue Saint-Jacques...

Quelques jeunes gens, mis comme tout le monde, beaux gars bien plantés et à l'air intelligent, des étudiants, devaient de choses et autres, de la pluie et du beau temps, rue Saint-Jacques...

A l'aspect du splendide gentilhomme si bien mis, l'un des étudiants, éperdu d'admiration, s'écria :

—Voyez donc ce *dude* !

Le jeune homme bien mis se redressa sous l'apostrophe, grandit de deux pouces et demi et demanda d'un air très convaincu et très sérieux, le nom de l'honorable préopinant qui venait de prononcer ces mots.

On le lui dit et, sans plus tarder, le gentilhomme se précipita vers la Cour du Recorder avec la vitesse d'un débiteur qui fuit son créancier, et obtint un mandat d'arrestation contre le coupable.

L'affaire fit le tour de la presse, et vous pensez s'il y avait du monde au tribunal quand la cause a été appelée. On était serrés comme des harengs, on écoutait, on buvait les réponses des témoins. C'était à se tordre de rire.

Le plaignant a été débouté de son action, comme on s'y attendait ; on n'a jamais pu dire s'il méritait la qualification qu'il croyait, bien à tort, lui avoir été adressée, mais enfin, on a réussi à savoir clairement, d'après les dépositions très obscures des témoins, ce que c'était qu'un *dude*, et c'est ce qui m'a permis de calquer son type.

Quant à moi, je ne crois pas que le demandeur méritait l'épithète, mais que voulez-vous, tout le monde n'est pas de mon avis.

Je vous reparlerai peut-être de cette affaire, car le bruit court qu'appel du jugement va être interjeté devant une cour supérieure.

* *

Laissons de côté ce type niais qui, avant d'avoir nom *dude*, s'est appelé petit crevé, poisson, boudiné, etc., et admirons un trait viril d'honnête homme et de bon citoyen.

Tous les Québécois ont connu Carrier, chef d'une grande maison de détail qui, après avoir été un des rois du commerce et avoir fait des affaires considérables, fut trompé un jour dans ses calculs et forcé de déposer son bilan. Ses créanciers acceptèrent une offre de cinquante pour cent, et après paiement lui donnèrent décharge complète.

Ce règlement de compte, qui accomode la conscience de presque tous les commerçants, ne suffisait pas à cet homme probe et profondément honnête, et on vient d'en avoir la preuve.

Carrier, décédé il y a quelques années, recommandait à sa veuve, dans son testament, "de faire un nouveau paiement à ses créanciers, si l'état de ses finances le permettait, après la liquidation de la succession."

Les volontés du mort furent exécutées et, après dix-sept ans, les créanciers ont reçu un nouveau paiement de vingt-cinq pour cent.

Cet acte est admirable ; on y reconnaît le vieil honneur français dont les traditions se perdent malheureusement tous les jours, et les enfants d'un homme comme Carrier ont droit d'être fiers du nom qu'ils portent, car un trait de probité comme celui que je viens de citer vaut bien quelques quartiers de noblesse.

* *

La ville de Lachine n'est décidément pas heureuse.

Après la grande conflagration qui a eu lieu il y a à peine trois mois, et au moment où les victimes du premier incendie commençaient à rebâtir leurs maisons, avec l'aide des nombreuses souscriptions qui ont été recueillies, un second feu est venu ravager encore une partie de la ville.

Le malheur, cette fois, n'est pas aussi grand, mais il n'y a cependant pas moins de vingt à vingt-cinq maisons réduites en cendres.

Ce n'est qu'après ces terribles leçons que les autorités municipales viennent enfin à se décider à bâtir un aqueduc.

Autre incendie à Louiseville, ce charmant petit village qui grandit tous les jours et promet de devenir bientôt un centre important.

Là, le désastre est plus grand, le couvent a même failli brûler, et ce n'est que grâce au dévouement de quelques citoyens qu'on a pu le sauver.

Le feu, de très peu d'importance au début, aurait pu être maîtrisé en quelques instants si on avait disposé des moyens les plus élémentaires, mais l'organisation des pompiers est des plus défectueuse ou plutôt n'existe que de nom. Après bien des efforts on put réunir quelques hommes pour faire fonctionner la pompe, mais au moment où tout était prêt, on constata avec terreur qu'il n'y avait pas d'eau. Et pendant qu'on courait les uns après les autres, qu'on cherchait, qui la pompe, qui les pompiers, qui de l'eau, le feu flambait toujours et ravageait tout sur son passage.

Et dire qu'il y a encore un grand nombre de localités qui ne sont pas plus avancées que Louiseville et Lachine, sous le rapport de la protection contre le feu, et qu'il faudra une catastrophe du genre de celles que je viens de citer pour les décider à agir.

* *

Vous désirez sans doute avoir quelques nouvelles du ménage Shelling-Morosini ?

Hélas ! tout ne semble pas sourire aux jeunes mariés, et la fille du millionnaire, qui n'a pas pu obtenir le pardon de sa famille, en est réduite à passer sa lune de miel dans un grenier à foin.

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

a dit Béranger, mais il y a grenier et grenier. Et puis, cela ne doit pas faire grand chose au mari, puisque son état de cocher a exigé qu'il passât une grande partie de sa vie au fenil et à l'écurie ; mais la jeune femme, aux mains blanches, doit bien se

mordre le bout de ses ongles roses en réfléchissant et en comparant le présent au passé.

Croyez-vous toutefois que cet exemple servira à beaucoup de têtes folles ? Pas du tout, Mlle Morosini, au contraire, a fait école et, depuis son escapade, il ne se passe pas de jour où le télégraphe ne nous apprenne qu'une jeune fille riche a décampé avec un domestique quelconque—les cochers, cependant, ont une bonne majorité.

Au Canada même, on ne parle que d'enlèvements et de mariages clandestins ; que voulez-vous, il passe un vent qui détraque complètement les cervelles mal équilibrées.

Les pauvres filles !—millionnaires ou non—qui causent ces sortes de scandales, n'y gagnent cependant pas grand chose, et je ne prendrai pour exemple que la première que j'ai nommée :

D'abord c'était Mlle Morosini, puis Mme Shelling, quelques jours après Mme Ernest, et voilà qu'il y a huit jours un journal l'a désignée carrément sous le nom de *la femme à Ernest*.

* *

Vous avez tous entendu parler du gâchis des finances municipales de Montréal, et vous savez qu'un comité spécial a été chargé de tirer au clair ce qu'on pourrait découvrir dans cette bouteille à l'encre.

Les contribuables, après s'être fait voler pendant vingt ans par Pierre, Paul et Jacques, ont fini par dire qu'ils n'étaient pas contents du tout, et qu'il devait évidemment exister un défaut de surveillance.

C'est alors, il y a de cela un an environ, qu'on a commencé à étudier le système d'administration de la cité, et cela avec d'autant plus de raison qu'il s'agit d'intérêts très importants, puisque la dette de Montréal est à peu près aussi forte que celle de toute la province de Québec.

On a découvert de jolies choses.

Il paraît que la caisse était un peu à la disposition de tout le monde, et que certains employés—des gros, bien entendu—ne se gênaient nullement pour y puiser quand ils avaient besoin d'argent pour leurs petites affaires particulières. Ils déposaient également leurs fonds à la banque pêle-mêle avec ceux de la cité, et on dit que dans tout ce galimatias financier, il est arrivé tout naturellement qu'on a confondu le mien avec le tien, et cela d'autant plus facilement que le tien était plus considérable que l'autre.

* *

Donc, on a commencé l'enquête.

Au commencement, on alla cahin-caha, les échevins Roy et Jeannotte, qui cherchaient à découvrir le pot aux roses, allaient un peu à l'aventure, mais quand un beau jour, dans cette partie de colin maillard, on s'est aperçu qu'ils *brûlaient*, on ne s'est pas gêné pour leur dire :

—Messieurs, vous ne faites pas partie du comité, vous n'avez pas le droit de poser telle ou telle question, et si vous nous soupçonnez d'avoir mal agi, formulez, définissez votre accusation.

—Mais, répondirent les échevins, si nous savions exactement où est le vice, si on connaissait le fond de l'affaire on n'aurait pas besoin de faire d'enquête, on remettrait purement et simplement les coupables entre les mains du grand connétable, M. Bissonnette.

—Nous consulterons notre avocat.

—Consultez le diable si vous voulez, mais répondez à nos questions, etc., etc.

Notez que quand à moi je n'accuse personne, et il peut se faire que le plus grand coupable est peut-être le système d'administration suivi jusqu'à présent, mais enfin je trouve qu'il faut arriver à une certitude, et que les échevins qui ont entrepris la rude tâche de conduire l'enquête méritent certainement des éloges et ont le droit de l'accomplir comme il leur plaira.

* *

Mais voici où l'affaire se corse.

Mussen, l'ex-caissier, O'Meara, l'ex-assistant greffier, (qui tous deux ont quitté Montréal sans tambour ni trompette, en laissant des déficits considérables dans la caisse de la ville, et qui sont actuellement à New-York), en voyant les difficultés que rencontrent les échevins que j'ai nommés, viennent, paraît-il—car c'est encore un dit-on—d'écrire à ces derniers une lettre qui peut se résumer ainsi :

« Tenez, nous allons vous épargner bien du travail, nous qui connaissons la manière d'opérer, nous allons tout vous dire en deux mots, laissez-nous re-

venir sous sauf conduit, et vous en apprendrez de belles."

Où en est là ; le maire est tout disposé à accepter l'offre faite, et tout fait espérer qu'on va enfin savoir où est le nid.

Quel joli coup de balai il y a à donner dans cette cuisine municipale !

* *

Un autre gâchis qui va demander du temps à démêler, c'est l'imbroglie irlandéo-égypto-anglais.

Je ne suis pas un admirateur effréné de l'Angleterre ; — vous vous en êtes peut-être aperçu déjà — ; l'admirable constitution, les libertés sans pareilles de la Grande-Bretagne, me semblent avoir bien des côtés faibles.

En voulez-vous un exemple ? M. Gladstone est résolu, dit une dépêche, à nommer lord Ripon vice-roi d'Irlande ; mais comme l'ancien vice-roi des Indes est catholique, il faudra un bill du Parlement qui autorise qu'un *sujet catholique* de la reine soit revêtu de ces hautes fonctions.

Voilà qui est assez ridicule, pour un pays qui se dit être si libre, et on ne comprend pas facilement qu'un catholique n'ait pas le droit d'être vice-roi d'une contrée dont les deux tiers des habitants appartiennent à cette religion.

Disons le mot : c'est idiot. Et pourquoi l'Angleterre n'est-elle plus catholique ? Parce que le pape n'a pas voulu autoriser Henri VIII à divorcer et lui permettre de se remarier avec une pas grand chose !

* *

Pauvres Irlandais ! on les accuse souvent d'être eux-mêmes la cause de leur misère, de leurs malheurs. Ils sont ivrognes, disent les uns ; ils sont abrutis, paresseux, disent les autres.

Halte-là, ils aiment peut-être un peu trop à prendre *quelque chose*, mais les Anglais ne détestent pas le gin, les Allemands ont un faible pour le schnaps, les Russes n'ont pas le nez rouge pour rien, etc., etc., c'est donc un vice assez commun ; mais quand à être abrutis et paresseux, je ne trouve pas cela.

Un peuple qui, après deux cents ans de mauvais traitements, de persécutions de toutes sortes, d'humiliations sans nombre, conserve sa religion, ses mœurs et sa langue, au nez des vainqueurs, est un peuple respectable, courageux, énergique, et si j'étais irlandais, je crois que je serais un irrécyclable sérieux.

Ils ne se gênent pas beaucoup, à Dublin, et ne prennent pas de gants avec messieurs les Anglais.

L'autre jour, ils ont carrément expulsé le président d'une ligue agraire, parce qu'il avait touché la main du vice-roi.

Un soir de la semaine dernière, on jouait *Pinafore* ; au moment où l'on chanta l'air : "He is an Englishman," toute la salle s'est mise à siffler à tel point, qu'il a fallu supprimer le morceau.

Le Royaume-Uni semble donc craquer un peu dans certains endroits.

* *

Ce que je reproche surtout aux Anglais, c'est d'être trop gourmands, ils veulent toujours avoir l'assiette au beurre ; et d'être mauvais coucheurs, ils tirent toujours la couverture de leur côté.

Gourmands et mauvais coucheurs, en politique, bien entendu.

Regardez comment ils se conduisent sur les bords du Nil.

L'Égypte, étant un excellent morceau, ils veulent l'avoir et ne comprennent pas que les autres puissances européennes s'y opposent en disant :

— Pardon, vous oubliez que nous avons aussi des intérêts dans ce pays, et que, de plus, l'Égypte appartient bien un peu aux Égyptiens.

— Mais c'est pour vous tous, répondent-ils, que nous travaillons ; c'est pour civiliser ces barbares que nous allons les tuer ; c'est pour vous payer (s'il en reste) que nous nous emparons des finances du pays.

Malheureusement, l'Europe est entêtée et ne veut pas comprendre.

En parlant de l'Égypte, cela me fait penser au rappel du général Wolseley qui, paraît-il, va être remplacé par un autre général.

Que ce soit l'un ou l'autre, cela ne changera pas grand chose à la situation, car, selon moi, si El Mahdi est tant soit peu malin, en voyant des forces supérieures devant lui, il se retirera tranquillement

dans le Soudan où il attendra qu'il plaise aux tanniques rouges de s'en aller. Après quoi il reviendra pour recommencer la même comédie, puisqu'il est impossible aux Anglais de maintenir un corps d'armée permanent dans ce pays inhabitable.

Mais attendons le drame.

* *

L'autre jour, un brave canadien qui demeure aux États-Unis depuis plus de quinze ans, revient à Montréal et va voir son frère qui s'empresse de lui faire visiter la ville.

Arrivés en face de la grande fabrique de tabac de Macdonald, le Montréalais s'arrête.

— Tiens, tu vois cette grande manufacture, elle appartient à un homme qui a acheté son premier boucault de tabac à crédit. Aujourd'hui, il vaut des millions.

— Oui, fit l'autre, eh bien ! moi je connais à Détroit un Américain qui m'a emprunté soixante-quinze cents, il y a dix ans, pour aller pedler en campagne. Combien crois-tu qu'il vaut maintenant ?

— Un million... un demi-million...

— Pas une tolle ! mon cher, et il ne m'a pas même rendu mes trois trente sous !!!

LÉON LEDIEU.

LES TROIS EMPEREURS

(Voir gravure)

Nos lecteurs savent qu'une entrevue a eu lieu dernièrement entre l'empereur d'Allemagne, l'empereur de Russie et l'empereur d'Autriche.

Nous n'avons point à entrer ici dans des considérations politiques sur cette rencontre de souverains à Skiernéwicy. Contentons-nous d'enregistrer cette opinion que l'entrevue n'a point de caractère politique, ne doit être considérée que comme un acte de courtoisie commandé par l'amitié personnelle des trois empereurs ; qu'elle ne pouvait créer une situation nouvelle entre leurs empires, tous rapports ayant été réglés depuis longtemps ; que le seul but enfin de cette réunion était de raffermir et de consolider les bases d'une bonne entente.

Le lieu de l'entrevue, tout en étant réellement en territoire russe, confiné avec les États des deux autres souverains : c'est pour cela qu'il a été choisi. En outre, la localité étant toute petite, la surveillance de la police est plus facile.

Skiernéwicy — que les Polonais prononcent Skiernevichi — est une bourgade de piètre apparence, peuplée de Juifs aux longs kaftans crasseux, aux cheveux en boucles, qu'ils nomment *pejsiki*, située sur la ligne de Bromberg à Vienne, et d'où un tronçon de raccourciement conduit à Varsovie.

PUISSANCE DE LA PENSÉE

LÉGENDE DE SAUVAGES AMÉRICAINS

La légende suivante a été recueillie par le prince Maximilien de Bavière, chez les peuplades de l'Amérique du Nord :

"Le Grand-Esprit avait promis aux Mandans de les assister quand ils seraient dans la détresse ; puis il était parti, parti bien loin vers le soleil couchant.

"Attaqués quelque temps après et très pressés par leurs ennemis, ils décidèrent de lui envoyer un oiseau pour l'avertir ; mais l'oiseau ne put voler si loin.

"L'un d'eux pensa alors que le rayon de l'œil humain pourrait s'allonger jusqu'à la retraite lointaine du Grand-Esprit ; mais les montagnes qui bordent les prairies à l'ouest arrêtaient le rayon de l'œil humain.

"Là-dessus, un autre dit :

"— La pensée, voilà le moyen le plus sûr de parvenir jusque-là.

"Il s'enveloppa donc dans sa peau de bison, s'étendit à terre et dit :

"— Je pense, j'ai pensé, je reviens.

"Là-dessus, il rejeta sa peau de bison ; il était tout en sueur. Or, le secours promis ne se fit pas attendre.

"— Et voilà pourquoi, dit le peau-rouge, il ne faut pas craindre que le grand Manitou ne vous entende pas quand vous le priez tout bas, car la pensée va plus loin que l'oiseau, plus loin que le regard."

A UNE JEUNE FILLE

Vous qui ne savez combien l'enfance est belle,
Enfant ! N'enviez point notre âge de douleurs.
Où le cœur tour à tour est esclave et rebelle,
Où le rire est souvent plus triste que vos pleurs.

Votre âge insouciant est si doux qu'on l'oublie,
Il passe comme un souffle au vaste champ des airs ;
Comme une voix joyeuse en fuyant affaiblie,
Comme un halcyon sur les mers.

Oh ! ne vous hâtez point de mûrir vos pensées,
Jouissez du matin, jouissez du printemps ;
Vos heures sont des fleurs, l'une et l'autre enlacées,
Ne les effeuillez pas plus vite que le temps.

Laissez venir les ans ! Le destin vous dévoue,
Comme nous, aux regrets, à la fausse amitié,
A ces maux sans espoir, que l'orgueil désavoue,
A ces plaisirs qui font pitié.

Riez pourtant ! du sort ignorez la puissance,
Riez ! n'attristez pas votre front généreux,
Votre œil d'azur, miroir de paix et d'innocence,
Qui révèle votre âme et réfléchit les cieux.

VICTOR HUGO.

NOTES ET IMPRESSIONS

Il n'y a rien de si aisé que ce qu'on a découvert la veille, et si difficile que ce qu'on doit découvrir le lendemain. BIOT.

Je n'ai jamais vu d'amoureux marcher aussi unis que le sont, en ce monde, l'absence et l'oubli. M. DE PALAU.

Ne pas craindre d'être lent, craindre seulement de s'arrêter.

Le bonheur est un oiseau errant qui voltige autour de nous et nous frôle de ses ailes, mais se pose nulle part.

Quand nous avons changé d'avis, nous voudrions que tout le monde en eût changé avec nous, et il nous est désagréable de rencontrer notre ancienne opinion chez les autres. — Comtesse DIANE.

Un moyen de plaire, c'est de laisser chacun parler de soi. — A SCHOPENHAUER.

CINQUIÈME TIRAGE DE NOS PRIMES

Le tirage de nos primes pour les numéros du mois de **Septembre** a eu lieu le 6 octobre, dans la salle de conférence de la *Patrie*, devant un grand nombre de personnes.

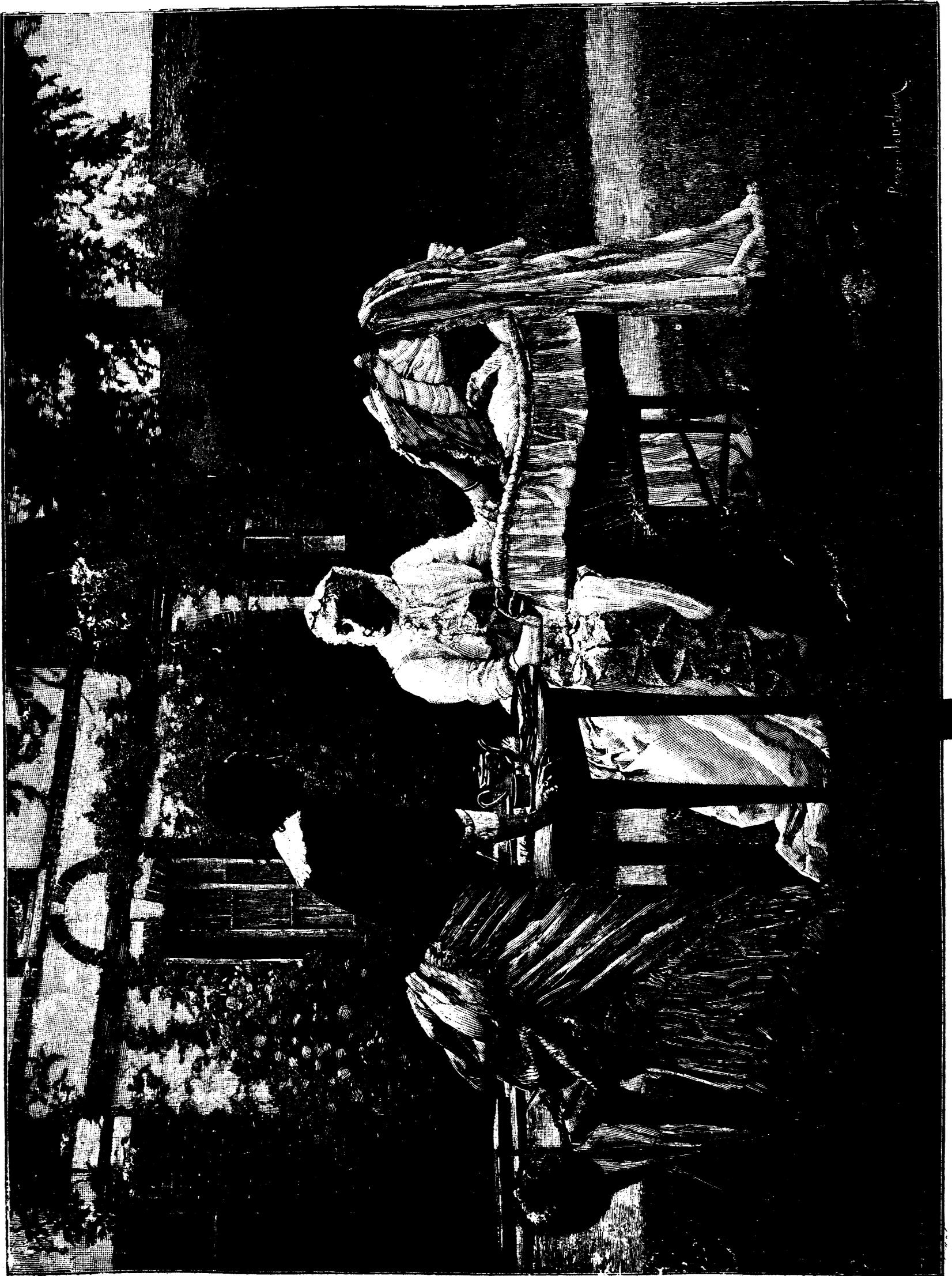
Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix : No 18,292.....	\$50.00
2e — — 19,394.....	25.00
3e — — 1,242.....	15.00
4e — — 67.....	10.00
5e — — 9,761.....	5.00
6e — — 2,950.....	4.00
7e — — 8,812.....	3.00
8e — — 3,492.....	2.00

Les numéros suivants ont droit à \$1 chacun :
3,262—15,145—3,741—1,144—1,373—11,961—
8,382—367—8,467—1,513—15,701—4,363—
7,916—591—9,403—12,094—18,891—14,283—
20,905—997—6,742—18,803—7,898—17,386—
12,486—5,871—10,563—19,064—277—3,268—
13,774—12,772—7,902—8,396—17,504—21,945—
1,482—7,346—1,505—1,973—20,542—5,572—
7,382—13,792—4,586—8,746—1,543—8,912—
16,306—21,272—295—5,962—7,516—9,583—
19,744—8,794—17,595—10,172—18,312—21,913
13,392—15,708—4,893—4,746—12,261—1,593—
19,496—7,791—11,212—18,176—18,512—19,564
6,913—1,264—18,272—16,991—8,997—11,984—
10,902—10,005—11,892—21,542—21,182—7,196
1,892—14,092.

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRE du mois de **Septembre** sont priées d'examiner les nombres imprimés en encre rouge, sur la huitième page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le prix de leurs primes chez M. F. Béland, no 264, rue St-Jean, Québec.



SOMMEIL DE BÉBÉ

L A

CHAMBRE N° 7

—
—
PAR RAOUL DE NAVERY
—
—

X
DEUX AMIS
(Suite)

—Eh bien ! mon garçon, lui demanda Jean Dervaux, tu es décidé à venir ?

—Oui, monsieur.

—Je t'offrirais d'entrer à mon service si je n'étais certain de me voir refusé !

—J'y serai tout de même, monsieur ; seulement, j'ai besoin d'une partie de ma liberté ! Si vous voulez m'obliger, obtenez qu'on me cède dans cette maison une mansarde, un grenier, ce qu'on pourra.

—Et des meubles ?

—J'apporte la moitié de ma fortune. Figurez-

—Donne ceci à la concierge. Demain tu seras installé. Cette nuit tu te contenteras du divan de l'antichambre.

Rameau d'Or descendit, remit le billet de M. Dervaux, et la concierge, regardant l'enfant avec une certaine bienveillance :

—C'est bon, je ferai ce qu'on me demande pour toi. Viens chez le marchand.

Celui-ci flânait sur la porte de sa boutique, furieux de n'avoir pas "étréné." Lorsque Mme Verdas lui présenta son client, il eut un sourire dans lequel se mêlaient le contentement et la ruse.

—Vous savez, dit la concierge, du propre et du bon ! M. Dervaux s'intéresse à ce petit, et j'en ferai autant par ricochet. Une couchette propre, de bons matelas, un lit moelleux, et une bonne conscience procurent des nuits excellentes. Pas de camelotte, père Magarde ! et des prix doux.

Elle débattit le prix de chaque objet, et deux heures plus tard on installait Rameau d'Or dans une mansarde ayant un aspect tout à fait confortable.

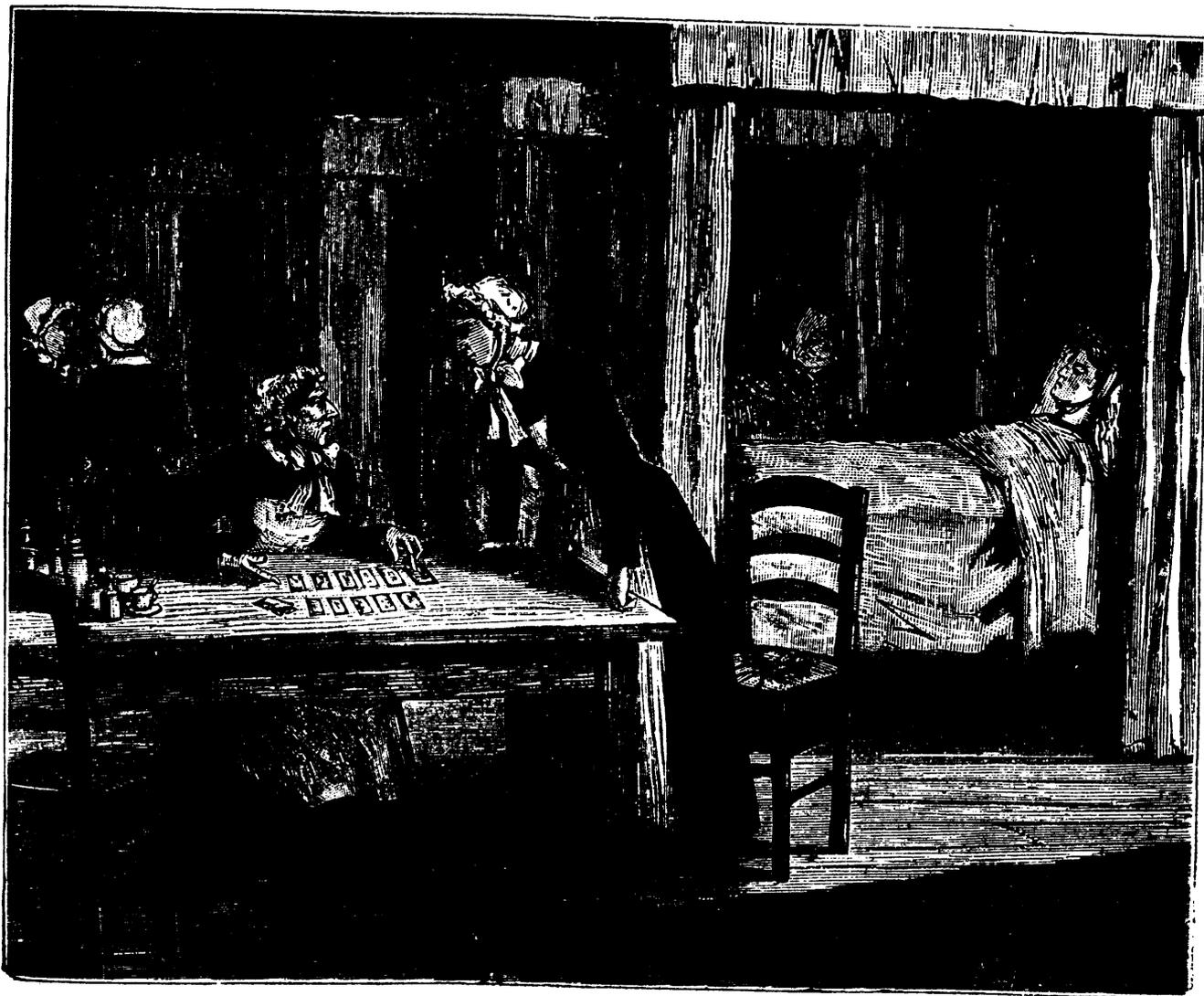
Pour achever la conquête de Mme Verdas, Rameau d'Or paya un terme d'avance.

Mais à partir de ce jour il devint plus hardi. Chaque fois qu'il se rendait chez le marchand de couleurs de Jean, il demandait les commissions de Mlle Vebson. A mesure qu'il connut ses faubourgs, il la dispensa de courses fatigantes prenant un temps précieux. Lorsque la jeune fille paraissait craindre de le déranger, il répondait en souriant :

—Je passe dans cette rue-là, voyez-vous.

Et la jeune fille avait le soir ses fournitures de peinture ou l'argent de son travail. Quelquefois il restait debout derrière elle, la regardant terminer des fleurs ou des oiseaux, admirant, applaudissant.

Mais Mlle Vebson semblait parfois si triste que son chagrin gagnait Rameau d'Or. Lorsque celui-ci revenait de chez un marchand en apprenant à la jeune fille qu'il n'y avait point de travail pour elle durant une quinzaine, il la voyait pâlir et trembler en jetant un long regard sur sa mère. Les commissions qu'il faisait pour elles devenaient plus rares : du pain et du thé avec un peu de lait composaient quelquefois leur ordinaire. Sa mère restait souvent au lit, trop affaiblie pour se lever. Le feu manquait



Une, deux, trois, quatre, cinq... Tu as failli te marier. — (Voir page 182, col. 3.)

vous, monsieur, que dame Jarnille, quelle honnête femme ! mettait de côté mes gages sans rien m'en dire. Je puis consacrer quatre cents francs à mon mobilier. Il me semble que de la sorte je serai tout à fait respectable.

—Peste ! je le crois bien ! Mme Verdas t'arrangera cela. Pour une portière elle est brave femme, trop bavarde et encore coquette, mais tirant le cordon sans se plaindre. Elle te recommandera au marchand de meubles qui demeure près d'ici. Tu feras nos courses à Jean Lagny et à moi. Acheter des couleurs, porter des épreuves, rien de tout cela n'est fatigant. Je compte absolument sur toi quand il s'agira de répéter dans le drame la scène de l'assassinat.

—Vous avez raison, monsieur. Quand se jouera-t-elle ?

—Qui sait, mon enfant ! Les directeurs promettent longtemps avant de tenir. J'espère que ce sera pour l'hiver prochain.

Louis Dervaux traça quelques lignes au crayon sur une feuille de papier.

A partir de ce moment, il se trouva aussi heureux qu'il le pouvait être loin de Jarnille et de Colette. Le service de MM. Dervaux et Lagny n'avait rien de pénible. L'enfant leur empruntait des livres et travaillait dans sa petite chambre quand ses multiples occupations lui en laissaient le loisir. Sa porte se trouvait voisine de celle de Mme Vebson, et plus d'une fois il croisa dans l'escalier la veuve de plus en plus pâle, l'enfant résignée dont le beauté lui rappelait celle des anges.

Il devinait qu'elles étaient pauvres et fières, et s'efforçait de leur rendre mille menus services dont elle ne se doutait même pas. Chaque fois qu'il passait devant la loge de Mme Verdas, il y prenait les commissions des deux locataires : boîte au lait, charbon, lettres. Il accrochait l'une au bouton de la porte, plaçait l'autre dans un coin, glissait les dernières près du paillason. Cependant, jamais encore il n'avait osé leur adresser la parole avant le jour où Mélati laissa rouler ses éventails dans l'escalier, tandis que Jean Lagny la regardait avec une admiration secrète.

dans la cheminée, la jeune fille tremblait sous ses minces vêtements.

Le médecin du quartier arriva, haussa les épaules et déclara qu'il n'y pouvait rien. Sans doute, Mme Vebson était malade et minée par la fièvre ; mais des remèdes ne suffiraient point à la guérir, il lui faudrait un confort qu'il devinait impossible, et voyant la douleur de la jeune fille quand elle le reconduisit sur le carré, il ajouta :

—Le traitement sera long, dispendieux, si vous voulez sauver votre mère, il ne vous reste qu'un moyen : l'hospice...

Un sanglot souleva la poitrine de Mélati. Elle n'avait pas seul entendu ce mot sinistre ; il venait de retentir au fond du cœur de la malade. Ce médecin disait vrai, dans sa dureté ; jamais Mélati, privée de travail depuis longtemps, réduite à proposer de magasin en magasin des écrans et des éventails, qu'on lui payait un prix dérisoire, ne parviendrait à payer les dépenses quotidiennes et celle que nécessiterait la maladie de sa mère. Lorsque la jeune fille rentra dans la chambre, la veuve l'attira

dans ses bras et l'y tint longtemps embrassée. Mélati la quitta pour aller vendre un éventail et revint avec quelques provisions. Mais le reste de l'argent reçu passa en quinine, en potions pour la malade. Les doigts glacés de la jeune fille se roidissaient en tenant le pinceau. Un cercle brûlant entourait sa tête, des vertiges la prenaient. Mme Vebson ne se plaignait plus. Si elle n'avait tant aimé sa fille, elle aurait appelé la mort à grands cris, la mort la rapprocherait de celui qu'elle pleurerait et dont elle n'osait plus même porter le nom.

Rameau d'Or devina une partie de la vérité, et descendit chez Léon Dervaux.

— Ah ! monsieur, lui dit-il, mes voisins vont manquer de pain... La morte saison est l'agonie des pauvres. Vous qui connaissez tant de monde, ne pourriez-vous procurer du travail à Mlle Vebson ?

— Pauvre enfant ! murmura le peintre, si belle, si jeune, si malheureuse ! Tu as bien fait de me prévenir. Je vais la recommander à un marchand qui lui commandera des aquarelles. Elle a du talent, cette enfant ! Et depuis longtemps j'aurais tenté de me présenter chez sa mère, si la figure austère de Mme Vebson, et une certaine réserve hautaine, ne m'en avaient empêché ! Ne dis rien encore, nous agirons aujourd'hui, et demain tout ira mieux.

Rameau d'Or prit la lettre de recommandation de Jean Lagny, et partit pour d'interminables courses dont il ne devait revenir que le soir même.

Il était temps qu'on vint en aide aux deux femmes. Le pain manquait dans la maison, et le boulanger venait de refuser crédit.

La petite provision de thé se trouvait épuisée ; il n'y avait plus ni bois ni charbon, et Mélati, découragée, se demandait où elle pourrait trouver du travail. Elle n'en était plus à s'enfermer dans un atelier artistique, elle eût accepté toute occupation capable de subvenir à leur existence. Il leur fallait bien peu, cependant ! Et ce peu faisait défaut. La neige tombait. Que devenir ? Que faire ? Toute la matinée sa mère avait pleuré, les lèvres collées sur le portrait de Gaston. Mélati se demanda si elle aurait le courage de mendier pour sa mère.

Posant sur la table un fichu de crochet noir, elle sortit après avoir promis de rentrer le plus vite possible. Pour se donner le courage d'accomplir un dernier, un suprême sacrifice, elle se jeta dans les bras de sa mère et la serra convulsivement sur sa poitrine. Arinda lui rendit cette étreinte ; la jeune fille quitta la mansarde et se trouva peu après dans la rue.

La neige tombait toujours fine et serrée, le jour baissait. Mélati songea qu'elle aurait moins de honte dans l'obscurité et gagna le boulevard où elle pensait trouver des gens plus riches et plus faciles à l'aumône.

Pendant que Mélati accomplissait l'héroïque sacrifice de tendre la main pour sa mère, celle-ci, tremblante de froid et de faiblesse, quittait son lit et passait avec peine ses minces vêtements.

— Il le faut, murmura-t-elle, il le faut... Je suis une lourde charge pour cet ange... Quand Mélati sera seule elle gagnera du pain pour elle... D'ailleurs, le médecin l'a dit, si je reste, c'est la mort... Mourir ! c'est abandonner ma fille, la laisser seule, toute seule au monde... Un dernier espoir de guérison me reste : l'hôpital...

Arinda répéta ce mot plusieurs fois, comme pour en bien comprendre l'horreur et chercher en même temps la force de la surmonter. Elle se trouva bientôt prête, s'assit sur son lit et jeta autour d'elle un regard navré qui la fortifia dans sa résolution. Ensuite, prenant une feuille de papier, elle écrivit d'une main tremblante :

" Dieu aura pitié de nous... J'étais pour toi un fardeau... nous nous retrouverons dans des jours meilleurs, bientôt, quand je serai guéri."

Ensuite Arinda jeta un châle sur ses épaules, mit un chapeau fané et, s'appuyant au mur, descendit les escaliers.

Depuis tant de jours elle n'était pas sortie de sa chambre, que l'air froid la frappa d'une sorte d'étourdissement. Elle allait en trébuchant, repoussée par les uns, insultée par les autres, et gagna de la sorte l'hôpital Lariboisière.

Arrivée au seuil, elle défaillit, et ce fut emportée par deux infirmiers qu'elle pénétra dans une des grandes salles.

XI

À L'HOPITAL

L'ombre était descendue dans la vaste salle, enveloppant les lits drapés de blanc, se profilant sous la clarté des veilleuses. On ne pouvait dire que le silence y régnait, car derrière chaque rideau on entendait pousser des plaintes plus ou moins aiguës. Une odeur vague, écœurante, mêlée d'éther, de chloroforme, d'opium et de cataplasmes, au-dessus desquelles on respirait la senteur forte de l'acide phénique, emplissait la salle du parquet, net et clair comme un miroir.

Un calorifère étalait au milieu ses cuivres polis, tandis que sur deux tables s'alignaient des fioles étiquetées, des bandes, des toiles pour compresses, des sirops, toute une menue pharmacie au centre de laquelle se dressaient des pots de tisane parfumée de racines de réglisse.

Un groupe de femmes vêtues de noir, dont quelques-unes affectaient la coquetterie dans la façon dont le bonnet se trouvait posé sur les cheveux, et la manière dont le nœud de dentelle agrafait le corsage, causaient gaiement autour du calorifère. Désignées pour le service de nuit, elles attendaient le cri réitéré d'une malade pour quitter un endroit propice aux cancanes, et où elles s'efforçaient de multiplier les causes de distraction.

Elles étaient six : Mlle Clorinde, fille blonde, aux cheveux couleur filasse, aux lèvres minces, serrée dans son corsage, une broche à sa cravate de soie, un mauvais regard dans ses prunelles d'une teinte de faïence pâle. On devinait en elle des passions mauvaises, n'attendant que l'heure de se déchaîner. Elle gardait un parler hypocritement doux et passait pour être exacte dans son service.

Mme Estabelle, sa voisine, forte en chair, haute en couleur, saignée dans un corset, coiffée de bandeaux plats, semblait n'avoir d'autre préoccupation que celle de satisfaire sa gourmandise. Veuve, sans enfants, elle remplissait mollement les devoirs acceptés et se dédommageait du peu qu'elle faisait durant les heures où elle se trouvait seule avec ses compagnes. En ce moment Mme Estabelle donnait des conseils à une personne nouvellement entrée dans l'administration.

— Vous dites que la misère vous a fait venir ici, mais que vous craignez d'avoir à soigner des gens atteints de maladies contagieuses... Je comprends cela ! Dame ! ce serait triste d'en porter le germe à vos enfants. Mais c'est bien simple, allez, si l'état d'un malade est grave, on s'en approche le moins qu'on peut.

— Il faut remplir son devoir, cependant, répliqua Rosalie Chardon.

— Son devoir ! Ma petite, c'est bon pour les religieuses. Elles faisaient vœu de sacrifier jusqu'à leur vie pour les malades, mais nous ne prononçons pas de vœux, nous ? Elles les soignaient pour l'amour de Dieu, nous nous contentons de satisfaire d'une façon stricte aux exigences de l'administration... Soit d'abord, n'est-ce pas ?

— Mais je ne gagnerai pas mes gages alors ?

— Vous en ferez toujours assez pour l'argent. Pourvu que le directeur ne se plaigne pas, qu'il importe le reste ! Quant aux malades, ce n'est pas notre faute s'ils souffrent et s'ils meurent. Un peu plus ou un peu moins de tisane, ce n'est pas cela qui les sauvera. Nous aurons le temps de leur porter à boire quand notre partie de cartes sera finie.

— Ma petite, ajouta Mme Riduel, vieille créature édentée, aux mains longues, aux doigts crochus, au nez d'aigle, vous êtes ici pour ramasser votre pelote, ne gênez point le métier pour les autres. L'infirmière laïque sert l'administration qui la rétribue ; tout ce qui se trouve en dehors de ses obligations strictes doit être payé par les malades. De la sorte on double facilement ses appointements. Une malade désire-t-elle qu'on lui apporte à boire plus souvent qu'à son tour, elle paie. Souhaite-t-elle qu'on lui remette les lettres de gens qui lui sont chers, elle paie ! Rien gratis à l'hôpital. Les religieuses agissaient autrement, possible. Tire à toi, ma petite ! Si par hasard ou porte plainte, défends-toi comme un diable. On a voulu des infirmières laïques, on ne s'attend pas à leur trouver le dévouement qu'on admire dans les sœurs. Nous avons notre ménage, nos maris, nos enfants... Je ne parle pas pour Clorinde, elle est demoiselle, mais Clorinde n'a pas fait vœu de célibat.

Un appel désolé se fit entendre dans la salle.

Charlotte Cantin se leva.

— C'est le n° 10 qui l'a poussé, dit-elle, que dois-je faire ?

— Si on l'écoutait, reprit Clorinde, jamais on n'aurait un moment de repos. Nous n'avons un peu de loisir que le soir, ces gens là peuvent bien nous laisser tranquilles !

Les cris continuèrent plus déchirants.

— Qu'à donc cette malheureuse ? demanda Charlotte.

La Riduel répondit en haussant les épaules.

— Oh ! une maladie dont elle ne guérira pas, le médecin l'a dit. Inutile de la soigner. Oh ! les malades, faut connaître ça ! Du monde exigeant comme s'il sortait de pension. Laissez appeler Charlotte... J'ai apporté un paquet de cartes, et je vais faire une réussite à Clorinde.

La fille aux cheveux filasse se pencha avidement. Elle niait Dieu, mais elle croyait à la cartomancie.

La mère Riduel tira de sa poche un paquet de cartons gras, rongés des bords, effacés et maculés par les coups de pouce, puis elle les battit, fit couper de la main gauche, enfin elle tira trois par trois les cartes du paquet, en ayant soin quand il s'en trouvait deux de même couleur, de mettre de côté celle qui était le plus près de son pouce. Les étalant ensuite en éventail, elle commença par celle qui représentait la "consultante," s'arrêtant pour compter de cinq en cinq.

Ses yeux ternes s'animaient à mesure que ses doigts se posaient sur les tarots que Clorinde examinait avec une attention superstitieuse. Il lui semblait voir se dérouler sa destinée dans ces cartes grossièrement entumées sur lesquelles se mêlaient les coupes, les bâtons et les épées. Elle cherchait d'avance à deviner le sens de mainte figure cabalistique, puis tout à coup troublée par le silence de la mère Riduel :

— Vous ne me dites rien, fit-elle.

— C'est que, ma fille, je devrais peut-être vous prendre à part afin de vous révéler ce que révèlent les tarots.

— Qu'à cela ne tienne ! fit Mme Estabelle, nous irons, ces dames et moi, dresser le couvert dans la petite salle pendant que vous direz la bonne aventure à Mlle Clorinde.

Celle-ci remercia, et les infirmières quittèrent la salle à pas lents.

— A boire ! à boire ! demanda une voix dolente.

— C'est la petite femme blanche, dit la Riduel, une vraie parisienne, jolie, pâle, blonde, rongée par la fièvre et la misère. La faculté n'a rien contre cette maladie-là.

— Si elle n'avait que cela ! Mais le docteur a prononcé des mots latins. Il paraît qu'il lui faut de grands ménagements... A vos cartes, Mme Riduel, elles sont curieuses, hein ?

— Plus que cela, ma fille... Une, deux, trois, quatre, cinq... Tu as failli te marier, ou plutôt tu souhaitais épouser un homme qui n'a pas voulu de toi... Un homme de rude état, forgeron ou mécanicien... Ah ! voici ta rivale, très mignonne, d'un blond de lin... Tu ne la connais point, mais tu la hais... Deux, trois, quatre, cinq... Le hasard vous mettra en présence, toi, elle et celui que tu souhaitais épouser... Quatre et cinq... Un crime ? Voilà ce que je n'osais dire devant les autres, tu commettras un crime !

— Moi ! la Riduel, vous vous trompez, j'aurais peur de la justice !

— Oh ! tu es rusée, ma fille : et ce crime pourra passer pour une erreur, un accident... Devant Dieu seulement tu seras responsable...

— Et serai-je poursuivie ? demanda Clorinde en frissonnant.

— Pour la forme, voilà tout... Je te vois triomphante et joyeuse... sauf ta conscience, bien entendu...

— A boire, par charité ! répéta la voix de la malade que la mère Riduel avait dit être blanche et jolie.

Clorinde, voyant que les cris de la malheureuse troublaient la salle, prit un pot de tisane et se rendit près du lit de l'infortunée.

— Vous taisez-vous, enfin, dit-elle, si chaque malade en faisait autant, que deviendrait les infirmières ? En voilà un chien de métier de servir ces pauvresses !

— Je ne suis pas une pauvre, répondit la jeune femme, en prenant avidement la tasse que lui ten-

dit Clorinde. Mon mari est bon, il m'aime ; parti pour le midi afin d'y terminer une grosse commande, il m'a expédié de l'argent qui s'est égaré en route. Mais j'étais déjà prise par mon mal... Tandis que l'administration des postes fait des recherches avant de me rembourser, je me suis trouvée si près de ma fin que j'ai dû venir ici ; quel martyre, mon Dieu ! quel martyre !

—Vous avez bu, couchez-vous maintenant.

—Je vous en supplie, reprit la jeune femme, placez plus haut mon oreiller, je me trouve si mal à l'aise.

—Changez-le de place vous-même. Au surplus, notre garde est finie, vous vous adresserez aux infirmières qui vont venir tout à l'heure.

La jeune femme n'objecta rien et retomba en arrière.

Clorinde rejoignit la Riduel.

En ce moment l'horloge sonna, et bientôt parut une escouade de femmes destinées à remplacer les infirmières qui allaient prendre du repos.

Charlotte Cantin, la grosse Estabelle, Julie Riduel, Rosalie Chardon, et la dernière venue, puis la mère Sparadrap et Jeanne Hortis se rapprochèrent, adressèrent un signe amical aux arrivantes et disparurent sans bruit, glissant sur les parquets comme des ombres.

—On soupe chez moi, ce soir, dit Clorinde.

A travers un dédale de couloirs et d'escaliers, Clorinde gagna sa chambre meublée avec une sorte de luxe bourgeois. On y voyait un lit d'acajou entouré de rideaux de reps grenat, une armoire à glace, une commode couverte de menus objets. Des fleurs d'étoffe sous des globes, puis, accrochées autour de la glace, des photographies de jeunes filles, d'enfants et de femmes. Au milieu d'elles, à gauche, surmonté d'une fleurette fanée, se trouvait le portrait d'un jeune ouvrier en costume de travail, manches de chemise relevées au-dessus du coude, et laissant voir des bras musclés, tête énergique et fine à la fois, avec des yeux mouillés de tendresse. Un mélange de force et de bonté ! Chaque fois que les yeux de Clorinde se tournaient de ce côté, une expression amère crispait ses lèvres minces, et pourtant, à aucun prix elle n'eût consenti à se séparer du portrait et de la fleur fanée qui le couronnait.

Les infirmières connaissaient toutes la chambre de Clorinde, excepté Rosalie Chardon qui jeta autour d'elle un regard admiratif.

—Comme c'est bien beau chez vous ! fit-elle en promenant les yeux de l'armoire à glace à la cheminée dans laquelle flambait un bon feu.

—Oh ! répliqua Clorinde, c'est modeste. L'administration ne nous donne pas un Louvre. J'ai été femme de chambre pendant dix ans, et ma dernière maîtresse me légua un petit mobilier avec une rente de trois cents francs.

—Jolie dot ! dit la mère Estabelle.

—Ah ! voilà, je suis difficile, et ceux à qui je convenais ne me plaisaient pas, tandis...

Elle n'acheva pas sa phrase et leva les yeux vers le portrait.

—L'eau pour le thé bout déjà ; mère Estabelle, ouvrez le buffet, vous y trouverez un poulet rôti, des confitures et du jambon.

—Ah ! vous ne manquez de rien, fit Rosalie Chardon. Est-il donc possible de se procurer un pareil ordinaire avec les gages réglementaires ?

Mlle Clorinde éclata de rire.

—Mais ma petite dit-elle, ce poulet-là vient des cuisines des malades, les confitures sont prises sur le dessert, le vin de Malaga que vous boirez tout à l'heure leur était destiné.

—Mais c'est voler ! s'écria Rosalie.

—Un gros mot, un mot banal et bête, ma petite. Je vous demande un peu ce que des gens malades ont besoin de tout cela ! La fièvre soutient ! Ils restent tranquillement dans leur lit, tandis que nous nous trimons toute la journée !

—Oh ! moi, je suis pour la bonne nourriture, ajouta Estabelle, il me faut du café, des liqueurs. Quand le docteur ordonne de l'eau-de-vie à ses poitrinaires, je crois plus sage de la boire à leur santé. Vous en viendrez là, Rosalie ! Clorinde, Jeanne et jusqu'à la mère Riduel ont eu vos scrupules ; moi qui ai toute ma vie exercé l'état de garde-malade, je suis ferrée sur le métier. Mangez à votre faim, vous emporterez les restes à vos enfants.

La nouvelle venue rougit, grignota un peu de pain, prit une tasse de café, mais refusa le blanc de

poulet qui lui fut offert et le vin de Malaga qui lui fut versé.

—Libre à vous, ma petite, dit Clorinde, chacun a ses scrupules, ils durent ce qu'ils peuvent. Nous avons seulement le droit d'exiger que le secret nous sera gardé.

—Pour cela, soyez sans crainte, dit Rosalie.

Et puis, d'ailleurs, vous y viendrez !

Les infirmières soupèrent gaiement, puis se retirèrent à une heure assez avancée. Clorinde resta seule dans sa chambre.

Elle tomba sur un fauteuil et demeura plongée dans une profonde rêverie.

—Faut-il donc croire aux cartes de la mère Riduel ? se demanda-t-elle. Cette femme est folle ! quoi ! Je tuerais quelqu'un, moi ? Je puis bien haïr, mais assassiner, jamais ! jamais ! Il y a la justice ! Quand je songe que j'aurais pu être bonne, ajouta-t-elle en fixant ses prunelles pâles sur le visage de l'ouvrier... Pour Jean Latour, j'aurais été capable de tous les sacrifices. Rien ne m'aurait coûté si je l'avais eu pour mari.

—Je crois vraiment que je lui aurais permis de me ruiner ! Il n'a pas voulu ! J'ai subi cette humiliation d'être repoussée par le seul être qui m'ait fait battre le cœur... Aussi, je prends ma revanche, continua-t-elle avec une expression haineuse. Est-ce que je puis plaindre ceux qui endurent des douleurs physiques, quand je cache ma plaie toujours saignante... Non ! non ! j'éprouve même parfois une sorte de consolation à voir autour de moi des malheureuses pleurant, celle-ci sa jeunesse, celle-là sa santé, une autre des enfants. Ces chagrins-là me vengent des miens.

Elle se déshabilla lentement, éteignit la lampe, et Dieul seul lut dans cette âme perverse les pensées qui s'y logeaient comme des vipères dans un nid.

(La suite au prochain numéro.)

LE SOMMEIL DE BÉBÉ

(Voir gravure)

M. Roger Jourdain vient d'obtenir, au palais des Champs-Élysées, à Paris, un très grand et légitime succès avec le charmant tableau que reproduit aujourd'hui LE MONDE ILLUSTRÉ. Cette maison de campagne dont les murs sont tapissés de capucines en fleurs, cette grand-mère et sa fille qui épient le réveil de l'enfant endormi dans son berceau, tout cela constitue un ensemble de bonheur calme et silencieux qui laisse à l'âme un exquis sentiment de félicité entrevue.

LA CHINE

Étendue.—La Chine s'étend de l'Est à l'Ouest sur 78 degrés, et du Nord au Sud sur 38 degrés. Son extension territoriale équivaut à peu près à celle de la Russie asiatique, et représente un tiers de tout ce continent ; mais il existe une grande disproportion dans ces parties quant à la population. Tandis que la Russie asiatique a à peine 5 million d'habitants, la Chine en compte près de 400 millions. Malgré les échecs que ce vaste empire a éprouvés et les pertes qu'il a subies de tous les côtés, on peut encore lui appliquer les vers de Camoens :

Un bel empire, glorieusement cité
Pour le poids incalculable de ses richesses,
La vaste Chine porte jusqu'à la zone glacée
Depuis la zone torride sa brillante couronne.

Cependant la Russie lui a enlevée une grande partie de ces populations monogoles, et peut-être un jour les réunira-t-elle toutes son sceptre. La Chine envahie pourra alors être menacée de dissolution et devenir la source de nouvelles discussions entre les puissances de l'Europe.

D'après M. d'Hortier, l'empire chinois a en longueur, depuis Kaschgar jusqu'à l'embouchure de l'Amour, 5,400 kilomètres ; sa plus grande largeur, depuis les monts Saïansk jusqu'à la pointe méridionale de la Chine, présente 3,400 kilomètre d'étendue ; ses côtes ont un développement d'environ 10,000 kilomètres. La surface de l'empire peut-être évaluée approximativement à 2,680,000 kilomètres carrés, ce qui fait un peu moins du dixième de la partie habitable de la terre.

M. Pauthier donne aux dix-huit provinces de la Chine 3,322,000 kilomètres carrés, en s'appuyant sur les triangulations opérées par les missionnaires

pour lever la carte de la Chine sous le règne de l'empereur Khang-hi.

Population.—La population du Céleste Empire est en rapport avec son étendue. Le recensement exécuté en 1815, par ordre de l'empereur Kia-King, donnait un total de 363,784,360 habitants pour la population de la Chine et de ses colonies. On ne comprenait pas dans cette évaluation les contrées tributaires.

Le successeur de l'empereur Kia-King, Tao-Kouang, monté sur le trône en 1820, ordonna un nouveau recensement, et la mort le surprit, en 1850, au milieu de l'accomplissement de cette opération.

L'empereur Hien-Fong ordonna un dénombrement général qui, commencé en 1852, plusieurs fois interrompu, a été enfin terminé au commencement de 1857. Ce recensement porta la population de la Chine à 415 millions d'âmes. Les membres de la mission russe pensaient que ce nombre était exagéré de 6 à 8 millions, ce qui laisserait toujours pour résultat une population de plus de 400 millions d'habitants. D'autres recensements avaient donné 371 millions en 1845, et 396 millions en 1852.

Il y a, dans cet immense empire, des agglomérations de populations dont rien ne peut donner l'idée. La province de Kiang-sou renferme à elle seule 38 millions d'âmes ; celle de Kgan-hoi, 34 millions ; celle de Kiang-si, 30 millions ; celle de Chan-toung, 29 millions ; celle de Tch-li, 28 millions ; celle de Hou-pé, 27 millions ; il y a dans ces différentes provinces un certain nombre de villes dont la population varie entre 500,000 âmes et 1 million. Il y a beaucoup de simples villages dont la population est de 25,000 âmes.

DE PARTOUT

—M. Henry O'Leary, de Richebocoutou, a exporté, cet été, 750,000 boîtes de homards en conserve.

—On dit que les Invincibles Irlandais se préparent à faire de nouvelles tentatives pour détruire les édifices publics de Londres.

—Il y a actuellement au Tonquin 19,000 soldats combattant sous le drapeau de la France. 14,000 sont des Européens et 5,000 sont des auxiliaires annamites.

—Les bizarreries de la coquetterie : Une femme se met de la poudre de riz pour paraître blanche, et dès qu'elle s'est trouvé un cheveu blanc authentique, elle en gémit !

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Il faut avoir bien soin des oreilles des petits enfants, la malpropreté amènerait dans ces organes délicats de maux difficiles à soigner.

Avec une petite éponge montée, imbibée d'huile d'olive, on leur nettoiera fréquemment le dedans de l'oreille pour en faire partir le "cérumen" qui, en s'agglomérant, pourrait paralyser le tympan et amener la surdité.—OCTAVE SULLY.

RÉCRÉATIONS EN FAMILLE

No. 1.—LOGOGRIPE

Sur cinq pieds, mon caractère
Était rebelle et mutin.
Un pied qu'on me jette à terre
Me rend superbe et hautain.

No. 12.—HOMONYME

Sur son baudet, Jeannot est mon Premier
Tout en cherchant à passer mon Dernier.

SOLUTIONS :

No. 9.—Le mot est : Lis-bonne.

No. 10.—Les mots sont : Chameau—Chapeau—Château.

ONT DEVINÉ :

D. A. Comte, Montréal, Mlle Emma P., Trois-Rivières ; A. Lambert, Fall-River ; Mlle B. Toupin, Montréal.
Le rébus a été deviné par : J. D. Guay, Saint-Jérôme N. Lafortune, Montréal ; E. Laundry, Ottawa.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :
Ici le chemin des ânes.

JOUISEZ
De la Santé et du Bonheur
COMMENT ? Faites comme d'autres ont fait.

Souffrez-vous de maladies des reins ?
"Le "Kidney Wort" m'a ramené, pour ainsi dire, des portes du tombeau, lorsque j'avais été condamné par treize médecins éminents du Détroit."
M. W. Deveraux, Mechanic, Ionia, Mich.

Vos nerfs sont-ils affaiblis ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri la faiblesse des nerfs, etc., lorsque l'on désespérait de mes jours." Mde M. M. B. Goodwin, Ed. Christian Monitor, Cleveland, O.

Souffrez-vous de la maladie de Bright ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque mon urine avait la consistance de la craie, puis ressemblait à du sang."
Frank Wilson, Peabody, Mass.

Souffrant de la diabète ?
"Le "Kidney Wort" est le remède le plus efficace que j'aie prescrit. Il procure un soulagement presque immédiat."
Dr Phillip C. Ballou, Moncton, Vt.

Souffrez-vous de maladies du foie ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri d'une maladie chronique du foie lorsque je demandais à mourir."
Henry Ward, ex-colonel 60 Gardes Nationales, N.Y.

Souffrez-vous de douleurs dans le dos ?
"Le "Kidney Wort" (1 bouteille) m'a guéri lorsque j'étais si souffrant que je ne pouvais me lever, mais que je me roulais hors de mon lit."
C. M. Tallmage, Milwaukee, Wis.

Souffrez-vous de maladies des reins ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri de maladies du foie et des reins après que j'eus suivi inutilement, pendant des années, le traitement des médecins. Ce remède vaut \$10 la boîte."
Saml Hodges, Williamstown, West Va.

Souffrez-vous de la constipation ?
"Le "Kidney Wort" facilite les évacuations et m'a guéri après que j'eus fait l'essai d'autres remèdes pendant seize ans."
Nelson Fairchild, St-Albans, Vt.

Souffrez-vous de la malaria ?
"Le "Kidney Wort" est supérieur à tous les autres remèdes dont j'ai jamais fait usage dans ma pratique."
Dr R. K. Clark, South Hero, Vt.

Etes-vous bilieux ?
"Le "Kidney Wort" m'a fait plus de bien que tous les autres remèdes dont j'ai jamais fait usage."
Mde J. T. Galloway, Elk Flat, Oregon.

Souffrez-vous des hémorroïdes ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri radicalement des hémorroïdes qui coulaient. Le Dr W. C. Kline m'avait recommandé ce remède. G. H. Horst, Caisier M. Bank, Myertown, Pa.

Etes-vous torturé par le rhumatisme ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque les médecins m'avaient condamné et après que j'eus souffert pendant trente ans."
Elbridge Malcolm, West Bath, Maine.

Aux femmes qui sont malades ?
"Le "Kidney Wort" m'a guérie d'une maladie dont je souffrais depuis plusieurs années. Plusieurs de mes amies qui en ont fait usage en disent le plus grand bien."
Mde H. Lamoresaux, Ile La Mothe, Vt.

Si vous voulez chasser la maladie et jouir d'une bonne santé
Faites usage du
KIDNEY-WORT
Le Purificateur du Sang.

Chemin de fer du Grand-Tronc

Service des trains de Vaudreuil
Le train de 2 heures p.m. du samedi, pour Vaudreuil, a été discontinué jusqu'à nouvel ordre.
GEORGE HICKSON,
Gérant-général.
Montréal, 29 septembre 1884

N. GOYETTE, BOUCHER.
MARCHE D'HOCHÉLAGA,
Etaux 1 et 3.
CHARLES DAVID, MAGASIN DE CHAUSSURES,
565, RUE SAINTE-CATHERINE,
MONTREAL.

MATHIEU FRÈRES --- Marchands de Vins.
No. 87, rue Saint-Jacques Montréal.

8478

PRIMES
OFFERTES CHAQUE MOIS PAR
Le Monde Illustré

1re. Prime	-	-	\$50
2me. "	-	-	25
3me. "	-	-	15
4me. "	-	-	10
5me. "	-	-	5
6me. "	-	-	4
7me. "	-	-	3
8me. "	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	86
94 Primes.			\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

MATHIEU & GAGNON
MARCHANDISES DE NOUVEAUTÉS.
En gros et en détail,
105, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.
Spécialité : Soie, Satin, Velours, Etoffes à Robes, Cachemires, Crêpes, Tweeds de toutes sortes.
L'ALBUM MUSICAL,
JOURNAL MENSUEL,
Contient seize pages de musique et huit pages de texte tous les mois.
PRIX : \$3 PAR ANNEE
Envoyez 25 cents pour un numéro échantillon à
LABELLE & FILIATREAU,
(Boîte 325.) 25, Rue St-Gabriel.
[Imprimé par la Cie. Lithographique Burland.]

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie
GEBHARDT-BERTHIAUME,
No. 30, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.
Pancartes, Cartes d'affaires,
Programmes, Lettres funéraires,
Circulaires, Affiches, etc.
Factums imprimés promptement et à bas prix.
TOUJOURS EN MAINS :
Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités.
Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

LA
VIE DU CHRIST

La gravure est de 16 x 22. A l'arrière plan on trouve une imitation d'or massif produisant un contraste magnifique, brillant et frappant avec les autres couleurs qui sont disposées avec une harmonie si parfaite qu'on n'y sent nullement l'éclat, mais qu'au contraire les plus magnifiques effets se produisent.
Au centre de cet arrière-plan en or est un portrait de Notre-Seigneur (tête et épaules), vêtu d'une robe écarlate, tandis qu'un manteau de bleu pâle jeté sur ses épaules et l'aurole de gloire qui entoure sa tête font un tableau magnifique. Un certain nombre de magnifiques grenadilles enguirlandent ce tableau. Tout autour de ce tableau central sont d'autres scènes représentant les principaux événements de la vie de Notre-Seigneur. 10. La naissance de Notre-Seigneur; 20. L'Enfant Jésus au Temple; 30. Le baptême qui représente le Christ baptisé dans la rivière par Jean, et la descente du Saint-Esprit sous la forme d'une colombe; 40. L'entrée triomphale dans Jérusalem; 50. La résurrection de Lazare; 60. Le dernier souper; 70. La prière dans le jardin de Gethsemani; 80. Le crucifiement; 90. La résurrection; 10. L'ascension.
Un grand nombre de journaux ont fait ressortir la beauté extraordinaire de ce merveilleux tableau. Tous devraient le posséder, toute famille religieuse devrait se le procurer. Agents, c'est la plus belle offre qui vous ait jamais été faite. Rappelez-vous qu'il ne s'agit pas ici d'une peinture de noir et blanc à bon marché, mais d'un chromo-lithographique riche et magnifique en couleurs brillantes sur un fond d'or. On n'a encore rien vu qui l'égalé.
Liste des prix en gros : Echantillon par la malle, port payé, 25 cts; 3 pour 60 cents; 1 douzaine \$2.00; 25 pour \$4.00; 25 par Express, \$3.75; 50 par Express, \$7.00; 100 par Express, \$13.00; 500 par Express ou comme fret, et une magnifique montre avec chaîne, \$65.
JAMES LEE & Co.,
1784, rue Notre-Dame, Montréal.

Paquet de Bijouteries Broadway
Contient : — 1 parure en imitation de corail pour dames, épingles et boucles d'oreilles; 1 épingle en imitation de corail pour châle; 1 paire de boutons en imitation de corail pour manchettes; 1 épingle en imitation de corail pour scarf; 1 paire de bracelets pour dame; 1 épingle pour châle ou voile; 1 anneau en plaqué d'or avec diamant, pour dames; 1 anneau de fiançailles de prix; 1 bague avec améthystes pour manchettes; 1 paire de boutons, genre japonais, pour manchettes; 1 paire de boucles d'oreilles avec camée; 1 paire de boucles d'oreilles, genre Alaska; 1 parure en jais avec épingles et boucles d'oreilles; 1 chaîne pour montre de messieurs; 1 chaîne pour montre de dames; 1 paire de boutons avec diamants, genre Alaska; 1 bouton en or plaqué pour col; 1 paire de boutons gravés pour chemise; 1 anneau avec camée pour messieurs; 1 anneau gravé pour dames portant gravé le mot suivant : Amitié; 1 épingle pour chapeau de dames; 1 parure de fantaisie dorée; 1 épingle Alurka pour devant de chemise; 1 bijou pour chaîne de montre; 1 paire de boucles d'oreilles, en corail, couleur de rose; 1 anneau pour scarf. Le tout expédié franc de port par la malle pour \$1.35. Une douzaine de paquets expédiés par express pour \$12.
J. LEE & Co., Montréal, P.Q.

ENFANT MALPROPRE
Un chromo en douze couleurs, grandeur 16 x 22. La vue de ce chromo vraiment splendide absorbera l'attention de toute mère qui le verra, et fera naître chez elle un sentiment profond d'admiration passionnée. Le tableau original que nous avons maintenant en notre possession est pris sur copie d'un chef-d'œuvre de sculpteur dont il a reçu le nom. Ce chef-d'œuvre d'art remporta, on se le rappelle, il y a quelques années, le premier prix à l'exposition universelle de Paris. Le tableau représente la femme d'un fermier qui, après une vive chasse, a réussi à mettre la main sur son fils, mauvais sujet, et est toute occupée à le débarrasser des saletés dont il a eu soin, comme tous les enfants de son âge, de se couvrir. L'expression sévère et dédicée de la vieille et l'air réchigné et vicieux de l'enfant feront sourire plusieurs personnes qui, dans leur jeunesse, ont passé par la même épreuve. On croit presque entendre la mère s'écrier : "Petit malpropre ! petit malpropre !" tandis que d'une main elle lui tire les oreilles et de l'autre l'arrose d'eau et de savon. L'enfant est dans la cuve dans laquelle l'eau ruiselle de son corps, et à une petite distance est la maison, aussi fidèlement représentée que la nature même. Par la malle, 20 centimes, trois pour 50 cents.
J. LEE & Co., Montréal, P.Q.

Boîte synoptique d'aiguilles
Cette élégante Boîte contient quatre boîtes d'aiguilles les plus perfectionnées. Prix, 25 cents. Nous venons d'ajouter à notre stock ces boîtes si élégantes et d'un genre si nouveau. Ce sont de vrais bijoux ornés de CHROMOS PARISIENS représentant au-delà de cent paysages et ravissants portraits de femmes, etc. Par la malle, 25 cents; trois pour 60 cents; 1 douz. \$1.50, 12 douz. par express \$12.00.
J. LEE & Co., Montréal, P.Q.

PARDESSUS DIAPHANES
A tout lecteur de ce journal qui consentirait à exhiber nos marchandises et à recommander l'achat à leurs amis, nous offrirons franc de port deux échantillons en caoutchouc, pour dames, comme échantillons, pourvu qu'il coupe cette annonce et nous la renvoie avec 30 cent.
J. LEE & Co., Montréal, P.Q.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, Editeurs-propriétaires. Bureaux : — Rue Saint-Gabriel, No. 30, Montréal.
J. A. BODIER, Gérant.